

LE CENTENAIRE DE NAPOLEON

Les fetes et les ceremonies a Paris

La cérémonie de l'Etoile, avec simplicité et grandeur, émotion et netteté, a noué les deux bouts du dernier siècle d'histoire de la nation française; elle a été grande par l'intelligence et la mesure du geste, par l'éloquence pieuse et résolue des paroles: les acclamations qui ont salué M. Millerand à l'Arc de Triomphe et le discours magnifique du ministre de la guerre ont bien dit ce qu'ils devaient et voulaient dire.

La tombe de l'Inconnu n'était parée de tant d'offrandes qu'on n'en voyait pas la vilaine balustrade; les six belles jeunes filles alsaciennes qui participent aux fêtes du centenaire étaient rangées au chevet de la dalle, tenant des écriteaux où se lisaient les noms des héros du Rhin français: Lasalle, Lefebvre, Kellermann, Kléber, Ney, Rapp et Mouton. Les invités du centenaire occupent le terre-plein circulaire; les généraux Maistre, Dubail, de Boissoudy, Simon, Pau, les maréchaux Foch, Pétain, Fayolle sont groupés à droite, les ambassadeurs et les attachés militaires à gauche, ainsi que les conseillers du département et de la Ville, et les deux préfets. MM. Barthou, Guist'haou et Lefebvre du Prey, dans l'allée qui va à la tombe, attendent le président de la République.

LE DISCOURS

Le cortège débouche des Champs-Elysées à 10 h. 30; M. Millerand, en automobile, escorté de deux pelotons de la garde, fait le tour de la place, acclamé par la multitude avec une chaleur qui dépasse immédiatement la mesure accoutumée.

Le ministre descend de voiture, serre la main des ministres et des maréchaux et vient prendre place en avant et à gauche de la tombe, tête nue, en face de M. Barthou. Le ministre de la guerre aussitôt prend la parole:

—Napoléon n'est pas le monopole d'un parti: après cent ans écoulés, il peut recevoir tous les hommages. Aucun despotisme ne saurait mettre la liberté en péril et il ne faut plus craindre qu'une exception redevienne un exemple. La démocratie s'appuie sur la souveraineté nationale, dont le plébiscite, qui exploite le suffrage universel sous le prétexte de le consulter, n'est qu'une abdication mal déguisée. Napoléon n'est plus une tradition politique. Il apparaît, désormais, une gloire nationale, très grande et très haute, qui appartient à tous. Ce "conquérant infini" a vaincu l'avenir, qui salue son génie en répudiant ses fautes, et, profil d'aigle à jamais gravé sur le soleil, il éblouit, il fascine, il attire les générations qu'il ne peut plus tromper.

Après avoir souligné l'adoration qu'avaient les grognards de la Grande Armée pour leur empereur et avec quelle ferveur on parlait de lui sous le chaume, après avoir esquissé à grands traits l'œuvre guerrière de Napoléon, le ministre indique comment, au moment où la Prusse était vaincue, humiliée, l'empereur commit l'erreur qui lui coûta la victoire à Waterloo.

Et M. Barthou conclut:

—Il est inutile de les chercher dans l'histoire d'heir: celle d'aujourd'hui suffit. La Prusse a plus de ténacité que d'imagination; elle ne met aucune coquetterie à ne pas se répéter quand la répétition d'un procédé sert ses desseins. Ludendorff copie Scharnhorst; il lui emprunte ses moyens de dissimulation, ses combinaisons obliques, ses instructions et jusqu'à ses expressions. La Prusse vaincue prépare, sous ses ordres, la revanche dont il fixera l'heure et dont elle acclamait, à Potsdam, la menace et l'espoir. Nous ne la laisserons pas recommencer. L'erreur de Napoléon doit nous être une suffisante leçon. A quoi donc aurait-il servi de vaincre si la victoire n'avait pas tué, dans la guerre, l'industrie nationale de la Prusse impénitente? Nous, nous ne voulons pas

la guerre; nous avons l'horreur de la guerre, des conquêtes, des annexions, des visées impérialistes. Mais est-ce vouloir la guerre que de contraindre l'Allemagne à l'exécution de la paix par des mesures de coercition que sa résistance et sa mauvaise foi, aggravées par son insolence, ont rendues inévitables?

—Pauvre petit soldat inconnu, qui dors ici ton dernier sommeil, poilu de France obscur et glorieux, cher enfant de la patrie si chère, tu ne seras pas tombé en vain. Vainqueur de la plus juste cause, nous t'avons enterré sous le monument de la plus grande gloire pour te vouer au culte où s'unissent tous nos cœurs. Ils seront dignes de toi, qui fus digne de la victoire, s'ils s'arment de volonté, de constance et de foi pour assurer à la France la sécurité de la paix réparatrice que lui ont rapportée, il y a deux ans, en passant sous l'arc du grand empereur, les grands soldats de la République!

Dès les premières paroles du ministre de la guerre, que M. Barthou, la tête levée, souligne fréquemment du geste de sa main droite, l'assistance a senti entrer en elle une émotion généreuse et unanime et des applaudissements sont partis d'elle, comme arrachés par une force dont elle n'était pas maîtresse.

C'est dans cette atmosphère passionnée que le chant de Départ s'éleva soudain, annonçant la parade militaire; les polytechniciens et l'Ecole de Saint-Cyr, charmants de grave jeunesse, passèrent les premiers, tournant la tête et jetant à la tombe sacrée, en un long regard, l'hommage de leur fraîche élite.

Les équipages de la flotte, les fusiliers marins, les drapeaux fanés des demi-brigades, portant dans leurs plis les noms de vingt batailles napoléoniennes, passèrent ensuite, avec leur gloire ancienne ou récente et leur salut pareil.

Quand le défilé fut terminé, M. Millerand s'avança entre les deux ministres de la défense nationale et s'arrêta, chapeau bas, devant la tombe grise et nue; derrière le chef de l'Etat, les trois maréchaux, Foch entre Fayolle et Pétain, portaient la main à leur visière...

AU TOMBEAU DE L'EMPEREUR

La cérémonie des Invalides avait lieu dans la chapelle du dôme. Une assistance peu nombreuse au gré des milliers de personnes qui n'en furent pas et beaucoup trop nombreuse au sentiment des premiers arrivés s'écrasait dans les deux nefs latérales, derrière la double haie de soldats qui bordait le vestibule. Dans le chœur, un groupe d'Alsaciens et de Saint-Cyriens, un autre de vétérans, de mutilés, de généraux occupaient la droite et la gauche; des drapeaux déchiquetés par toutes les mitrailles et cravatés de toutes les fourragères se dressaient au-dessus du cercle bleu horizon qui entourait la crypte, et l'on pensait, à les voir, au nombre de héros qui s'étaient fait foudroyer sous cette pointe dorée plutôt que de lâcher, vivants, cette hampe.

Le ministre de la guerre et M. Grélat, représentant le président du conseil, arrivèrent un peu avant 17 heures; puis le maréchal Foch après eux, salué par les trompettes à la grille Vauban, gagna le chœur de la chapelle, suivi des maréchaux Fayolle et Pétain; le cardinal archevêque entre à son tour, en grande cape de cérémonie, et vient prendre place au pied entre les colonnes torsées de l'autel.

Deux acolytes s'agenouillent à ses pieds, l'un portant le livre et l'autre l'encensoir. Mgr Dubois s'avance alors jusqu'à la margelle de marbre blanc; ayant dit un Pater, il fait sur le tombeau un double signe de croix avant de balancer huit fois l'encensoir: le ciel est d'un bleu léger aux verrières du dôme et l'autel au fond du chœur baigne dans une lumière d'or; cette aboute historique donnée dans un tel cadre, après cent ans, minute pour minute, est d'une beauté pittoresque exceptionnelle.

Deux invalides, vétéran et recrue, l'un d'avant la plus grande guerre et l'autre d'après, la poitrine barrée du baudrier

blanc, apportent sur une petite table un coussin sur lequel est placée l'épée d'Austerlitz. Les soldats qui entourent le tombeau présentent l'arme et le maréchal Foch, debout derrière l'illustre relique, exalte le génie du plus grand capitaine dont l'histoire ait retenu le nom. Il termine ainsi:

—Sire, dormez en paix. —De la tombe même, vous travaillez toujours pour la France. A tout danger de la Patrie, nos drapeaux frémissent du passage de l'Aigle. Si nos légions sont rentrées victorieuses par l'arc triomphal que vous avez bâti, c'est parce que l'épée d'Austerlitz en avait tracé la direction. En montrant comment réunir et mener les forces qui font la victoire, vos magistrales leçons, votre opiniâtre labeur restent des exemples imprescriptibles. A les détailler, à les méditer, l'art de la guerre se forme chaque jour plus grand. C'est seulement aux rayons soigneusement et pieusement recueillis de votre gloire immortelle que les générations parviendront à saisir longtemps encore la science des combats et la manœuvre des armées pour la cause sacrée de la défense du pays.

La cérémonie est terminée et les fêtes du centenaire ont pris fin; il vient d'y avoir un siècle... Le dernier mot est dit par la Marche héroïque de Saint-Saëns, dont la voix, sous le dôme de la chapelle, monte lentement.

NOUVELLES LOCALES EN QUELQUES LIGNES.

Une cinquantaine de mariniers unionistes ont fait un raid sur un paquebot qui était ancré sur le fleuve dimanche après midi et ont forcé les mariniers non-unionistes qui composaient la main d'œuvre à bord de quitter le bateau. Aussitôt que ceux-ci des cendirent à terre ils furent brutalement frappés et plusieurs d'entre eux sont à l'hôpital de la Charité dans un état grave. Plus de cent arrestations ont été opérées. Une enquête sérieuse est menée pour découvrir les auteurs de cet attentat.

Un incendie s'est déclaré la semaine dernière à la salle du cinématographe Dreamland. Le feu n'a causé que très peu de dégâts. Il y a eu un commencement de panique et plusieurs femmes et enfants ont été légèrement blessés.

Des raids ont été faits par la police au début de la semaine sur des maisons louches de la ville; un grand nombre de femmes ainsi que plusieurs hommes ont été arrêtées.

Croyant que son jeune enfant, âgé de neuf jours, n'allait pas vivre, Mme Sam Latino a tenté de se suicider en se tirant un coup de revolver dans la poitrine. Quoique son état soit grave, on espère la sauver.

LE CHANGE

Il s'améliore rapidement, remarque un confrère parisien:

—Le franc a gagné depuis huit jours cinq points sur la livre anglaise. Il en a gagné trois sur le dollar. Enregistrons cetheureux symptôme de la confiance que la politique de M. Briand inspire à l'étranger dans le relèvement de la France et le paiement des réparations. On commence à être convaincu que nous saurons nous faire payer par l'Allemagne. Il est remarquable en effet, que, dans le même temps le mark ne s'est pas amélioré.

—D'autre part, c'est aux Etats-Unis que les achats de francs ont été particulièrement importants. Il est donc certain qu'on envisage, sur les places américaines, le succès de notre action.

Mettez votre annonce dans l'Abeyille, vous obtiendrez de bons résultats.

On Demande

Une sténographe (langue anglaise) de première classe. — Adressez votre application à la boîte 345, care l'Abeyille, Times-Picayune Building.

UNE KLEPTOMANE

Chicago.—Un accident d'automobile qui a produit des blessures causant la kleptomane, a été donné aujourd'hui par ses parents et les médecins comme la cause de la conduite étrange de Mme Joseph S. Heil, femme d'un riche agent de change. Mme Heil a avoué hier soir à la police que pendant plus d'une année elle avait volé les maisons de personnes riches chez lesquelles elle entraînait comme bonne. Le total de ses vols se monte à \$25,000. Un grand nombre des objets ont été retrouvés dans sa chambre.

Mme Heil a été conduite dans une maison de détention aujourd'hui. Quatre accusations pèsent sur elle. Son état mental est des plus graves.

Les membres de sa famille ont dit aujourd'hui que Mme Heil s'était trouvée dans un accident d'automobile il y a quelques années. Elle dut subir une opération et la blessure ne s'était jamais guérie. Ils ont ajouté qu'avant l'accident l'état mental de Mme Heil était normal.

Le mari de Mme Heil a d'abord refusé de croire à la culpabilité de sa femme. "Ma femme n'a pas besoin de voler, a-t-il dit, puisque je suis très riche et que rien ne lui manque."

Mme Heil a 38 ans et elle a une fille mariée de 18 ans.

A L'AIDE D'UN MIROIR

Il est toujours ennuyeux d'avoir une automobile à réparer sur la route alors qu'il fait nuit. On ne peut se procurer de lumières, ou alors celles que l'on trouve ne sont pas assez fortes pour éclairer suffisamment l'endroit où est arrivé l'accident.

Si au contraire on porte, dans l'automobile, un petit miroir, la situation est immédiatement changée et la réparation devient facile.

On place le miroir dans le rayon de lumière venant d'un des phares et on dirige le rayon sur l'endroit à réparer.

De cette manière on peut travailler sans aucune difficulté et en pleine lumière.

SE SENTAIT FATIGUEE TOUT LE TEMPS

Une dame de l'Indiana dit qu'elle était épuisée et souffrait des reins. Prit Cardui et fut rétablie.

Richmond, Ind.—"Je vous écris quelques lignes pour vous dire que je dois ma bonne santé et mes forces au Cardui," dit une lettre de Mme Cora Courtney, 705 rue Dix-septième nord, de cette ville.

"J'étais épuisée au point que ma famille me croyait perdue," écrit Mme Courtney. "Mon mari me supplia de prendre le Cardui, et je le pris pour lui faire plaisir, et je ne le regrette pas, car je suis maintenant capable de faire tout mon travail et aussi faire mes emplettes."

"J'ai cinq enfants, dont quatre à l'école, mon mari et un pensionnaire à servir, et je fais tout mon travail pour tous et trouve du temps pour m'amuser. Nous faisons tous des louanges de Cardui. Chaque femme malade et épuisée devrait prendre le Cardui.

"Je souffrais des maux de reins et de faiblesses dans mes membres.

"Je pouvais à peine me trainer—épuisée, toujours fatiguée.

"C'était un supplice pour moi d'essayer à faire quelque chose, mais le Cardui me fit tant de bien que je me sens une différente personne."

"Si vous êtes dans une condition physique épuisée, souffrant comme cette dame de l'Indiana, essayez honnêtement le Cardui. Il vous aidera.

Cardui est purement un tonique médical végétal pour les malaises féminins, qui a fait des merveilles dans des milliers de cas comme ceux décrits plus haut.

Prenez le Cardui. Votre pharmacien le vend.—Adv.